

# Planchon remonte "les Libertins" une comédie légère et libertaire

■ Planchon a le goût du contre-pied ■ A l'époque du sida, il remonte «les Libertins», une pièce écrite en 1965 et créée deux ans plus tard, aux premiers frémissements de la révolution sexuelle.

A travers l'histoire d'un marquis qui s'obstine à revendiquer son inconstance libidinale et affective, pendant l'époque troublée de la Révolution française, *les Libertins* évoquaient en filigrane le jeu de l'amour entre certaines figures du milieu intellectuel français, Roger Vailland en tête, qui prétendaient vivre des relations libres et s'affranchir de la jalousie.

Hors contexte, quelles séductions reste-t-il à ces *Libertins* décalés ? Celle d'abord d'être un grand spectacle pas bête. Grand spectacle, dans la lignée des pré-

cédentes fresques historiques de Planchon, avec force personnages, lieux, intrigues, envolées grivoises, mots épiques (tempérés par l'ironie), duels et face-à-face, embuscades et poursuites, coups de feu qui sèment dans les gradins l'odeur de la poudre. Mais, dans la profusion, de la (re)tenue : un décor à la fois monumental et sobre, des costumes soignés mais sans tape-à-l'œil, une exploitation minimale du folklore révolutionnaire. S'il tient, politesse d'autodidacte, à «éblouir les pauvres de son enfance»,



Isabelle Gélinas dans «les Libertins» de Roger Planchon.

le patron du TNP de Villeurbanne ne meuble pas le vide par des effets. C'est un fin lettré, qui, outre Molière, a digéré son Shakespeare et son Brecht.

S'il n'est pas de la pointure de ces auteurs, du moins faut-il le ranger, comme il le revendique, parmi les maîtres artisans. Habile menuisier, et peintre vigoureux dans sa manière de broser des personnages ballottés par une Histoire qui se fait loin d'eux, à Paris : le marquis d'Arbonne, lutin libertin, et sa mystérieuse Maurille, adverse et complice rêvée (Isabelle Gélinas,

lumineuse) ; la bigote M<sup>me</sup> Mignot, éternelle victime ; l'abbé Judrin, coupeur de têtes puis éducateur d'aliénés... Planchon observe mais ne juge pas, car, comme le voulait Jean Renoir, «chacun a ses raisons», et «Dieu ne donne tort à personne», ajoute, malicieusement, l'évêque inverti qu'il interprète. Ce qui ne l'empêche pas d'interroger avec inquiétude le déchainement de la violence qui exalte, comme le goût et la vue du sang, «ces chiens qui brûlent d'assouvir leur férocité» (elle est là, l'actualité douloureuse de la pièce).

En dépit de tout, la comédie légère domine. Nul châtimeur *ex machina* ne vient foudroyer le fringant débauché. L'immoralisme triomphe, et avec lui la gaieté, l'élégance, le panache. C'est le côté cape et épée d'une pièce aussi libertaire que libertine, tonitruante et gaie.

Pierre Dangély

«Les Libertins», mise en scène de Roger Planchon. Théâtre national de Chaillot, du 9 mars au 30 avril.

03/03/84